

MAHMOUD

Ok, ça marche ? Ça marche, c'est parti...

LE DÉPART

Euh... Au nom de Dieu Tout-Puissant Miséricordieux¹⁶...

Au début, j'étais au Caire et je voulais faire une opération un peu compliquée. Il fallait que je parte pour sauver ma jambe... Il n'y avait pas de travail pour moi en Égypte, j'ai voulu partir. J'ai été poser des questions à ce sujet. J'ai été voir quelqu'un, je l'ai payé 70 000 *ginih* parce que je voulais partir... Après on est montés dans une embarcation, d'Alexandrie, Abou Ir. Nous étions 720 dans cette embarcation. Nous avons passé quinze jours en mer. Et ce n'est pas du tout facile de voir la mort. Pour ma part, j'ai vu la mort à trois reprises et je rends grâce à Dieu d'être arrivé en paix et ensuite je suis arrivé en Italie. J'ai un peu attendu et j'ai voulu faire des démarches d'asile, etc., mais il n'y avait pas le temps, alors j'ai été dans un petit établissement, comme une académie, une petite école. J'ai voulu attendre là un petit peu, mais je n'ai pas eu l'occasion. J'ai trouvé des gens bien qui m'ont dit : « Si tu restes ici et qu'on prend tes empreintes ici, quel que soit le pays où tu vas après, il faudra que tu reviennes ici ; parce que tous ceux à qui on prend les empreintes

WELCOME

ici doivent revenir au même endroit. » Alors je n'ai pas voulu qu'on prenne mes empreintes, ni là ni dans aucun autre endroit. Je ne voulais pas laisser mes empreintes ou quoi que ce soit dans un pays, je ne voulais pas avoir de problèmes, je n'aime pas les problèmes... Je ne veux pas être pris dans des problèmes ou que quiconque me parle de quoi que ce soit.

Et j'ai voulu m'en aller, sortir, le but à la base était d'aller en Angleterre. Et ensuite, je suis resté trois mois en Italie, je n'ai pas trouvé de travail, etc. J'ai vu que tout était bloqué. Après j'ai contacté mes amis, je leur ai dit que je voulais venir en France. Je suis allé à Paris, j'y suis resté un seul jour. Ensuite, j'ai été à Calais. Je suis resté six mois à Calais, deux mois à l'hôpital parce que j'avais les deux jambes cassées, et les quatre autres mois à Calais, à tenter de passer, et il n'y avait pas d'occasion, de possibilité de passer en Grande-Bretagne. Cela c'est le destin, la première chose, et je ne peux pas en parler, parce que... Il n'était pas écrit par Dieu que j'arriverais en Angleterre et Il ne voulait pas que j'aille à Londres. Ensuite, j'ai quitté Calais. Je suis resté en France trois mois, j'ai un peu travaillé... Mais mes amis m'ont dit qu'il fallait trouver du travail ailleurs parce qu'à Paris, il n'y en a pas trop en ce moment. J'ai rencontré quelqu'un qui m'a proposé de travailler avec lui à Nice. Je suis resté à Nice 45 jours. J'avais la possibilité de me marier et d'avoir des papiers, mais je n'en ai pas eu l'occasion, à cause de circonstances liées au travail. Il fallait que je travaille beaucoup sans perdre un seul jour ni une seule occasion parce que j'avais vraiment besoin d'argent pour rembourser les 70 000 *ginih* que j'avais

Les récits : Mahmoud

dépensés pour quitter l'Égypte. Le type venait chaque jour chez nous à la maison, réclamer son argent... Après, j'ai oublié cette histoire de mariage et de papiers, j'ai tout oublié, je suis parti. J'ai été à Paris, j'ai travaillé à Paris un peu, mais je n'étais pas tranquille parce qu'il y avait beaucoup de gens avec lesquels je travaillais et il était compliqué d'être payé... Et la vie à Paris était très chère, en termes de métro, de bus... Il fallait avoir 70 € par mois pour le transport, 250 pour le logement et des dépenses à 300 € pour le mois et les cigarettes, etc. Beaucoup de choses.

L'argent à Paris ne suffisait pas, ni pour moi, pour mes dépenses, ni pour envoyer à ma famille, et il fallait absolument que j'envoie de l'argent pour rembourser ma dette, parce que le type venait tous les jours à la maison et c'était très pénible pour ma famille... Et j'ai commencé à me lasser de Paris et j'ai pensé à retourner en Belgique pour essayer de passer en Angleterre. Je suis revenu en 2016, c'était... juillet ou mai..., en mai 2016. Puis je suis retourné en France pour travailler un peu. Je suis retourné à Nice travailler pendant un mois en tant que plombier. Je suis retourné à Paris et certaines personnes avaient de l'argent à moi qu'ils ne voulaient pas me donner, parce que je n'avais pas de papiers. Et lorsque, par exemple, je devais encaisser un chèque de 1 000 €, celui qui faisait l'encaissement me prenait 100 € sur les 1 000. Et je voyais que l'argent que j'avais avec moi ne suffisait pas. Comme je l'ai dit, les 250 € du loyer, les cigarettes, de quoi manger et boire, et les tickets de métro... ça ne suffisait pas.

WELCOME

Donc je me suis dit qu'il fallait aller en Grande-Bretagne. Je suis venu en Belgique, en revenant bien sûr je n'ai pas eu l'occasion de connaître des gens, je connaissais seulement des gens de la période de Calais.

Quand je les ai vus je me suis dit qu'ils pourraient peut-être m'aider et me soutenir. Mais dès que je leur ai parlé, ils n'avaient pas le truc de « ah !, t'es Égyptien comme moi... », non ! Ils ne pensaient qu'en termes d'argent. C'était « si tu as 1 500 € je te fais monter, sinon c'est pas la peine ». Et moi, je n'avais pas d'argent et j'étais sous pression en termes d'argent. J'ai commencé à essayer de monter avec les Soudanais un peu, avec les Irakiens un peu... Dès que je savais que quelqu'un essayait, je disais « je vais essayer avec toi ». Il y avait moi et mon ami Allaa. Nous travaillions ensemble à Paris. Je savais qu'il avait en tête de voyager, de passer en Grande-Bretagne. Donc je lui avais parlé, je lui avais dit : « Pas de problème, on peut tenter de passer par la Belgique. » La deuxième fois que je suis venu en Belgique, nous étions tous les deux, Allaa et moi. Lui avait payé 200 € à quelqu'un pour qu'il le fasse monter. Bien sûr moi, je n'avais pas d'argent pour monter. Donc lui a pu essayer avec le type, moi j'ai dû tenter seul. Et il y a eu des problèmes ; Allaa est allé au centre fermé. Je suis resté seul dehors...

PROBLÈMES

Lorsque Allaa est entré au centre et qu'il a dû y rester, il n'y avait plus personne à l'extérieur, j'étais seul. Allaa

et moi étions amis, nous étions proches. C'est un type bien, je le considérais comme mon frère. Après qu'il soit entré au centre, je ne pouvais pas le laisser tomber. Chacun de nous se devait d'aider l'autre. Quand il a été au centre, j'essayais de voir ce dont il avait besoin, je lui envoyais des choses... Après, j'ai eu des difficultés. J'avais besoin d'argent, pour le type en Égypte et d'autres choses aussi, pour faire passer de l'argent en France, en lien avec le loyer. Bref, j'avais quelques problèmes que je devais régler. Je ne savais pas quoi faire. Je n'arrivais pas à passer. Alors j'ai dû poursuivre mon chemin. Je ne vais pas dire que je n'ai rien fait, j'ai fait une erreur en allant à des endroits où je n'aurais pas dû aller, des parkings, qui sont les lieux où on embarque, etc. Mais qu'est-ce que je pouvais faire ? Il n'était pas possible d'avoir des papiers ou d'obtenir quoi que ce soit. C'est-à-dire... Je remercie vraiment tous les gens qui nous ont aidés et soutenus, qui ont été à nos côtés. Ils ont fait des choses qui étaient du ressort de la police, de l'État, de ceux qui sont responsables du pays. Mais ces choses ont été prises et assurées par des gens ordinaires, des gens comme nous, des gens qui ont de l'humanité, de la sensibilité, lorsqu'ils voient quelqu'un à la rue ou qui n'a pas à manger.

Ils se comportent humainement avec n'importe quel humain qu'il soit dans la légalité ou dans l'illégalité¹⁷, et quelle que soit sa nationalité. Ils se comportent vis-à-vis de chacun avec douceur et bonté, ils aiment la sincérité et beaucoup d'autres choses. Je parle au nom de tous ceux qui dorment dans la rue et tous ceux qui... Je veux dire : combien de Syriens sont morts en tentant

WELCOME

de venir en bateau, ou de venir d'Égypte ? Combien de gens sont morts de froid, dans la rue, ici ? Combien de gens sont morts de faim ou par manque de ceci ou cela ? Pourquoi les gens ne sont pas à nos côtés ? Pourquoi ils ne nous aident pas un peu ? C'est-à-dire, n'importe qui, n'importe quel Européen, s'il venait chez nous en Égypte, on s'occuperait de lui, de sa sécurité, on s'assurerait qu'il va bien, on attacherait beaucoup de valeur à ça... Mais à nous ici, ils n'accordent aucune valeur. Je ne sais pas pourquoi. Même les chiens sont mieux traités que les humains comme nous. Je crois qu'ils devraient comprendre que nous sommes des humains comme eux, qu'il n'y a pas de différence entre eux et nous, qu'il n'y a pas de différence entre nous et quiconque, de Belgique, de France ou d'ailleurs dans le monde, parce que Dieu nous a tous créés. Il n'y a pas de différence entre nous. La seule différence c'est qu'un tel est étranger, moi je suis Arabe, c'est tout... Il n'y a pas de différence. Ils devraient être à nos côtés. Il devrait y avoir quelque chose qui s'appelle les droits de l'humain... Nous savons que nous avons fait des erreurs, nous le reconnaissons. Mais qu'ils nous donnent la possibilité de réparer nos erreurs ! Nous sommes des humains, nous aussi.

Et il est nécessaire qu'ils sentent cela, et qu'ils nous laissent une autre chance pour l'avenir. Pour que notre avenir ne soit pas perdu. Et par ailleurs, nous avons été injustes vis-à-vis de nous-mêmes, en nous éloignant de notre pays et de notre famille... En un instant, il n'y a plus auprès de toi ni tes parents, ni ton père, ni ta mère, ni tes

Les récits : Mahmoud

frères ni personne. Tu te retrouves en difficulté, fatigué, soucieux, tu as des problèmes et il n'y a personne à tes côtés. Tu leur parles au téléphone, mais ça ne fait rien, ça n'a aucun effet le téléphone... Nous avons déjà été injustes avec nous-mêmes en nous éloignant de nos proches. Alors ne soyez pas injustes avec nous, comme nous l'avons été avec nous-mêmes. Partagez notre sentiment. Parce que... il n'y a pas que nous ; beaucoup de gens sont détruits. Il y a beaucoup de gens qui ont des problèmes, qui sont minés. Il y a eu des problèmes dans ma vie, je n'ai pas su quoi faire... J'ai pensé à me lier aux gens qui font passer, etc. C'était indispensable pour que je puisse passer. Je n'avais pas d'argent. Je me suis dit : je vais essayer de passer, une fois avec celui-ci, une fois avec celui-là... Mais je ne savais pas quoi faire, je n'avais pas d'argent.

RENCONTRES

Dans cette affaire, il y a beaucoup de gens qui ont été accusés injustement, Walid, Zakia... Le seul qui était là avec moi, ici en Belgique, et qui m'a aidé et qui a été à mes côtés, c'est Walid, que j'ai rencontré ici. Je n'avais pas d'endroit où aller, je ne savais pas où dormir. Je suis allé dans un café de Schaerbeek, j'y suis entré avec mon sac et toutes mes affaires. Il m'a vu entrer et il est venu me parler. Il m'a dit « tu es Arabe ? », j'ai dit « oui, je suis Égyptien ». « Qu'est-ce que tu fais là ? », j'ai dit « je suis venu pour essayer de passer en Angleterre ». Il m'a demandé où je dormais et comment je faisais pour avoir à manger et à boire. Je lui ai dit « Je n'ai nulle part où aller, je n'ai pas

WELCOME

de maison, comme tu vois... » ; « Tu n'as même pas où prendre une douche et te changer ? », j'ai dit « non ». Il a dit « Je n'ai aucun problème à ce que tu viennes à la maison pour te doucher et déposer tes affaires. » J'ai été surpris de sa proposition, puis je me suis dit « bon, c'est normal, c'est un Arabe comme moi ». Je l'ai remercié et on est allés chez lui. Ensuite, il y a eu une période où j'ai un peu essayé de passer, parfois j'essayais une fois puis je n'essayais plus pendant une semaine. Mes deux jambes me faisaient très mal depuis la période à Calais. Je ne pouvais pas tenter tous les jours. Au début, à chaque tentative, les policiers nous frappaient après nous avoir fait descendre des voitures. Les policiers nous gazaient et nous frappaient. C'était très fatigant, franchement, je ne pouvais pas tenter tous les jours. J'ai décidé de rester chez Walid une certaine période. J'ai vécu là-bas, on mangeait ensemble...

Ensuite... Lorsqu'on était au parc, Allaa était un peu malade, il fallait qu'il se soigne. Nous n'avions pas d'argent, ni lui ni moi. On allait au parc, au jardin, près de la gare du Nord, ici en Belgique. Il y avait des gens qui amenaient à manger, qui nous aidaient. On y allait pour manger et boire. C'est là qu'on a fait la connaissance de Zakia et de beaucoup d'autres personnes, parmi celles qui aidaient. Quand on a rencontré Zakia et qu'on a commencé à lui parler, on lui a dit franchement, on n'a pas voulu tergiverser : « On a besoin d'aide, personne ne nous aide sauf toi. » Elle a dit : « Pas de problème, dites-moi ce dont vous avez besoin, je vous aiderai. » On lui a demandé de voir pour un médicament à l'hôpital ou ailleurs, pour soigner

Les récits : Mahmoud

Allaa. Elle a dit « pas de problème ». Elle a pris le nom du médicament puis elle est allée voir une de ses amies qui travaille à l'hôpital et elle a payé pour nous le ramener. Elle n'était pas obligée de faire une chose pareille, de nous acheter un médicament... Elle n'était pas obligée de nous aider de cette manière... C'est comme ça qu'on a fait connaissance. Elle amenait à boire et à manger, elle prenait des nouvelles, elle nous aidait parfois pour les lessives. Elle était comme notre grande sœur. Elle s'inquiétait pour nous quand on essayait de passer, on parlait avec elle au téléphone, elle prenait de nos nouvelles, on prenait de ses nouvelles.

Après, lorsque Allaa a été amené au centre, j'ai demandé à Zakia d'aller le voir pour moi, pour faire passer les médicaments – il valait mieux que moi je n'y aille pas. Elle n'a pas refusé, pour elle c'était quelque chose de bien, d'humain. Elle n'a pas considéré que c'était mal d'aider quelqu'un. Pour elle, elle faisait une bonne action, sur le chemin de Dieu¹⁸. Mais les Européens ne savent pas ce que ça signifie « sur le chemin de Dieu », que quelqu'un puisse aider comme ça, selon le cœur. Bon, il y en a qui savent, mais pas tous. Il y a des gens particuliers, en Belgique, en France, dans tous les pays..., qui connaissent l'aide qui vient du cœur. Il n'y a pas besoin d'être musulman pour ça, ni Arabe. Quelle que soit la nationalité, on peut savoir ce que signifie cette aide selon le cœur.

Donc elle est allée au centre. Allaa nous avait demandé des papiers d'Italie. Un de ses amis a pu les apporter. On est allés au centre. Elle a voulu lui faire passer ces docu-

WELCOME

ments, des documents ordinaires qu'il avait laissés en Italie. Malheureusement, cette visite au centre ne s'est pas bien passée. Il n'y avait pas de respect. Ça s'est mal passé, ils ont manqué de respect à cette femme, ils l'ont accusée de faire passer de faux documents. Et ils n'avaient pas à lui parler de cette manière. Ils auraient dû respecter la personne, tant la personne qui vient de l'extérieur que celle qui est à l'intérieur du centre d'ailleurs. Mais eux fonctionnent avec les ordres et c'est tout. Ils auraient pu examiner la feuille tout en se comportant poliment et respectueusement avec elle. Ce n'était pas ainsi. Finalement, elle a pu entrer et lui donner la feuille.

C'était Zakia qui m'aidait durant cette période et qui m'a soutenu. Pas elle seulement, Walid aussi... Zakia et Walid sont ceux qui m'ont le plus aidé et qui m'ont le plus soutenu, ceux que j'ai le plus respecté et dont j'ai le plus estimé la valeur. Je ne pensais pas que j'allais leur causer des problèmes. Et je regrette, je regrette tellement... Autant je suis content d'avoir rencontré ces personnes, Walid et Zakia, autant je regrette de les avoir rencontrées parce que je leur ai causé des problèmes. J'aurais dû leur amener des choses bonnes, pas des problèmes. Plusieurs fois, j'ai demandé de l'aide à Zakia.

PARKINGS

Dans cette période, la police a écouté le téléphone de Allaa. Ils ont beaucoup parlé au téléphone et disaient des choses pas bien. Bon, des paroles ordinaires, mais que la police a pu mal comprendre. Il y avait eu un problème et après

Les récits : Mahmoud

on est rentrés à la maison chez Walid. Je commençais à fréquenter ceux qui faisaient monter dans les véhicules pour passer, à aller avec eux, espérant pouvoir passer... Ils disaient : « Je te ferai monter demain, demain », chaque jour ils disaient « demain »... Je commençais en avoir marre. J'ai fini par y aller seul. J'avais peur de ne pas pouvoir monter. Il y avait des Kurdes qui venaient nous voir. C'était à Kortenberg. On y allait à plusieurs. Il y avait beaucoup de monde, des Soudanais, des Égyptiens, des Syriens... C'était l'endroit de ceux qui n'ont pas d'argent. On connaissait deux Soudanais qui allaient toujours là-bas et qui restaient. C'est eux qui nous ont aidés, qui ont parlé aux autres, qui ont facilité notre présence à cet endroit. Il y avait des Kurdes à cet endroit qui eux avaient des papiers, des voitures... Ils nous demandaient de l'argent pour nous faire passer. Sinon, ils refusaient et ils ne voulaient même pas qu'on reste là. On leur a dit « Ne nous faites pas monter avec vous, mais laissez-nous nous débrouiller ici. » Ils n'ont pas voulu, ils nous ont dit de quitter cet endroit. On a eu peur, franchement, et on est partis. J'essayais de monter, mais personne ne voulait m'aider vu que j'avais pas d'argent. Quand je disais à quelqu'un que je n'avais pas d'argent, tout de suite il se disait « pourquoi il viendrait avec moi ? ». J'ai voulu réessayer au parking de Kortenberg, mais je n'ai pas eu d'occasion.

À ce moment, j'étais un peu malade. J'avais des problèmes aux dents et pendant quelques jours j'ai décidé de ne pas essayer de passer, je suis resté à la maison. Et j'ai su que certains de mes amis étaient retournés à

WELCOME

Kortenbergs et que les Kurdes étaient venus les voir avec des armes, des couteaux ; il y en avait même un avec un flingue... Mes amis ont eu peur. Moi, j'étais pas au courant. Quand j'ai été les voir pour leur proposer de passer à Kortenbergs, ils ont dit : « Non, ça le fait pas, y a des problèmes là-bas... Les Kurdes ne veulent pas, c'est dangereux. » Je leur ai dit : « Écoutez, moi je ne fais rien de mal, je cherche de problèmes à personne, tout ce que je veux, c'est aller en Angleterre. Je ne veux rien d'autre. Soit ils m'aident, soit ils me laissent monter seul. » Mes amis ont répondu que non, que je ne pouvais pas y aller seul. J'ai décidé d'aller voir d'autres personnes comme moi, sans le sou, qui voudraient essayer. Je leur ai dit : « Écoutez, je connais un bon endroit... Est-ce que vous voulez qu'on essaye de passer de là-bas ? » Ils étaient d'accord, on y a été. Là-bas, il n'y avait pas d'autre solution que de faire face aux Kurdes.

Je n'avais pas peur, parce que je savais qu'ils n'allaient rien faire et qu'il ne fallait pas leur montrer que j'avais peur, parce que sinon ils allaient nous faire des problèmes, ne pas nous laisser monter et nous forcer à partir. J'ai été voir l'un d'eux, qui ne parlait pas arabe. Il parlait français, d'autres parlaient anglais. Ils cherchaient à faire une embrouille. Il y en a un qui avait dans la main un appareil avec de l'électricité, mais bon je suis resté tranquille, je n'ai pas eu peur parce que... Bon, en fait j'avais fait quelque chose d'un peu bizarre. Je leur parlais et en même temps je marchais pour m'approcher de l'endroit où il y avait la caméra du parking. Donc je savais que s'il y en avait un qui faisait quelque chose, qui

frappait ou quoi, il y aurait toujours les enregistrements de la caméra. Et qu'ils risqueraient alors d'avoir des problèmes. Un type est venu avec une voiture, il nous a demandé : « Qu'est-ce que vous faites dans ce parking ? » Je lui ai dit « On veut monter » ; il a dit « Vous êtes déjà venus avant ? Je ne vous ai jamais vus. » J'ai répondu « Je viens ici depuis longtemps, c'est juste que j'arrive pas à passer, chaque fois je me fais contrôler ». Il a dit « Vous êtes beaucoup trop, là, je ne peux pas vous faire monter. » « Si tu nous laisses, on ne fera pas de problème, on est dix, c'est pas beaucoup. Et puis, on peut se débrouiller par nous-mêmes, on essaiera de monter par nous-mêmes... » « Bon, d'accord, mais si je vous dis de ne pas monter dans telle ou telle voiture, vous n'y montez pas ! » Nous on ne voulait pas de problèmes, on voulait seulement qu'ils nous laissent essayer, au même endroit.

Après, donc il était nécessaire que je me confronte à eux. Ces Kurdes avaient des papiers. Si la police était venue, elle ne leur aurait pas causé de problèmes. Il y en avait beaucoup. C'était des Flamands, ces gens étaient belges, ce qu'ils faisaient, c'était énorme. Ce que nous faisons nous, ce n'était même pas le quart de ce qu'ils faisaient. Quand on était au parking de Kortenberg, ces gens ne voulaient pas qu'on reste pour essayer de monter. Mais ils n'étaient pas chargés de surveiller le parking en permanence. Il n'y avait pas de vigiles ou quelque chose du genre, ce n'était pas ça. Ils attendaient dans leurs voitures. Chaque fois que j'allais là-bas, je voyais une voiture qui restait un certain temps. Quand elle partait, une autre voiture arrivait... Ces gens étaient présents sur

WELCOME

le parking parce qu'ils s'occupaient du trafic de cocaïne et de faire passer des gens aussi. Il y avait des personnes avec eux qui travaillaient comme passeurs, qui amenaient des gens pour les faire passer par ce parking. Pourquoi ? Pour ne pas gêner leur affaire principale, qui était la cocaïne. Un ami qui avait essayé de monter dans l'une des voitures en avait vu une, grosse, avec rien dedans à part un grand carton. Cette voiture devait partir pour l'Angleterre. Il a été voir le carton, il a été lire le ticket dessus – moi je ne pouvais pas lire. Après avoir ouvert le carton, il a dit : « C'est de la cocaïne ! » Cet ami qui me parlait, je lui ai dit : « Descends vite, ne touche à rien, va-t-en ! » Lorsqu'il est revenu, on est allés vers le bois à côté. Il a dit : « J'ai vu un carton avec de la cocaïne. » Les Kurdes étaient sortis derrière lui, il y en avait un avec un couteau, un autre avec un flingue. Ils sont sortis pour nous menacer, pour dire : « Qui vous a permis d'entrer dans la voiture ? D'ouvrir la porte et de regarder dans le carton ? Faites voir vos sacs, je vais les fouiller... » À ce moment, c'était un gros problème.

Une situation pareille, ce n'était pas simple. Pour un carton de cocaïne, c'était normal qu'ils réagissent de cette façon. Beaucoup de ceux qui étaient avec nous ont eu peur à ce moment-là. Moi-même, je me suis dit : « S'il me tire dessus là maintenant, personne ne pourra savoir, personne n'entendra plus parler de moi. » J'ai décidé de prendre les devants. J'ai été leur parler. Je leur ai dit : « Écoutez, nous voulons juste monter. On n'a rien touché de ce qui était à vous. Ce que vous faites ne nous regarde pas. On ne veut pas le savoir. Tout ce qu'on veut,

c'est avoir la possibilité de tenter de monter. » Ils ont dit : « Nous, on ne vous fera pas monter. Débrouillez-vous entre vous sans nous poser de problèmes et on ne vous posera pas de problèmes. »

L'ARRESTATION

Ensuite, pendant une certaine période, il y avait un jour avec une tentative, un jour sans, un jour avec, puis une semaine sans. Je me suis dit que j'allais essayer de trouver un petit travail ici en Belgique. Il y avait des véhicules qui venaient déposer des marchandises dans la rue, près des commerces marocains notamment, vers Schaerbeek. On s'est dit qu'on pourrait travailler avec eux quelquefois, pour avoir 40 ou 50 €. Ça pourrait nous aider pour manger, pour boire ou pour acheter des cigarettes. Et c'est à ce moment-là qu'il y a eu le problème lié à l'affaire et tout. Après... Au début, quand je suis arrivé en Belgique, j'ai fait la connaissance d'un dénommé Hassin Al-Soudani et d'un autre qui s'appelaient Bush... Son vrai nom était Mohamed Abdulrahman, mais il était connu comme Bush.

Je l'ai connu ici, en Belgique, à la station gare du Nord. Il faisait partie de ceux qui essayaient de monter avec moi à Kortenberg. Et Bush, malheureusement, avait beaucoup parlé et s'était lié à des passeurs. Ce Bush, à la base, il avait quelques problèmes psychiques et mentaux. Il avait eu des problèmes qui lui avaient retourné le cerveau. Il parlait parfois sans bien savoir ce qu'il disait. Sans compter qu'il buvait beaucoup et qu'il prenait

WELCOME

beaucoup de drogue. Ses paroles étaient parfois assez violentes au téléphone. Il était en lien avec les passeurs et moi j'étais en lien avec lui. Et on essayait de passer, normal. Je savais qu'il ne ferait rien, il parlait comme ça, mais c'était que des paroles, il disait n'importe quoi. Que Dieu te pardonne, Bush.

Après, on essayait souvent de passer à Kortenberg. Il y avait un grand nombre de Soudanais, d'Égyptiens, d'Irakiens, de Syriens... C'est là que le problème est arrivé, l'affaire. J'essayais de monter avec Mustapha, qui dans l'affaire s'appelle Yazen, Yazen Saad. On essayait de monter, lui, moi et aussi un troisième. Il y avait d'autres personnes aussi qui essayaient de monter. On est allés au mauvais endroit, là où on n'était pas censés aller. Quand les gens nous ont vus, ils ont appelé un policier qui était présent dans un bâtiment, une pièce proche du parking. Des policiers sont venus de cet endroit pour nous arrêter.

Après quand la police m'a arrêté... Bien sûr, concernant la manière dont ils nous ont arrêtés, il n'y avait rien de bon. Les policiers sont entrés dans une pièce à côté du parking où on était en train d'attendre, espérant monter. Ils sont arrivés de manière agressive. Lorsqu'un policier arrive et qu'il te frappe, qu'il lève la main sur toi, qu'il emploie la violence, de deux choses l'une : soit tu cours et tu fuis, soit tu lui fais face, voire tu le frappes en retour, tu te défends.

Or, là, quand ils sont entrés, ils se sont comportés avec nous de manière atroce, comme si nous n'étions que des ordures. Ils ont d'abord attrapé Mustapha, qui

Les récits : Mahmoud

a commencé à crier fort : « Pourquoi vous me frappez ? Pourquoi vous me frappez ? » Ils lui ont dit : « Qui est avec toi à l'intérieur ? » Il a répondu : « Je suis avec deux personnes. » Moi j'ai d'abord eu très peur parce que j'ai cru que c'était les Kurdes. Je ne les voyais pas bien, mais ils avaient des cagoules et des flingues qu'ils pointaient sur nous. J'ai eu peur, je me suis caché derrière un morceau de métal qui bougeait. En entrant, quand il l'a aperçu, il l'a poussé contre ma jambe et je suis tombé par terre. Franchement, c'était un coup violent. J'avais le téléphone dans ma main, il est tombé et s'est cassé. Ils sont tous entrés, il y avait une policière cagoulée qui criait : « Ne bouge pas ! Ne bouge pas ! » Et moi j'ai pas bougé, bien sûr ! J'étais au milieu de la pièce. Où est-ce que je serais allé ? Il était impossible de bouger dans cette situation. Ils n'étaient pas un ou deux, mais cinq, six autour de moi. Et je ne voyais rien. J'avais les lampes dans les yeux.

J'avais l'impression que c'était comme dans Rambo... Je ne comprenais pas. Ce n'était pas comme si j'avais des armes ou quoi, ils voyaient bien que je n'avais rien ! Seulement mon téléphone. Bon, ils ont le droit de m'arrêter si c'est nécessaire qu'ils m'arrêtent, s'ils font leur travail, s'ils doivent m'amener à la voiture, etc., d'accord, pas de problème. J'ai rien à dire. Mais pas au point d'arriver de cette façon, comme si c'était une question de vie ou de mort. Si c'était une personne avec un cœur plus faible, avec cette manière d'entrer, ils pouvaient le tuer ! La vie de quelqu'un aurait été perdue !

En entrant bien sûr, ils ont employé la violence, ce n'était pas bon du tout. La policière n'arrêtait pas de

WELCOME

répéter : « Ne bouge pas ! Ne bouge pas ! » J'ai répondu « Je ne bouge pas, pourquoi vous avez besoin de vous comporter comme ça avec moi ? » Elle m'a dit « Tais-toi, ne parle pas » et elle m'a donné un coup au visage. Après ce coup, j'étais sonné, je ne voyais plus rien. Au départ déjà, l'endroit était sombre, mais là j'ai eu l'impression que c'était encore plus sombre. J'avais mal à la jambe et je venais d'être frappé au visage. Ils criaient « Tais-toi ! On ne veut plus entendre ta voix ! » et alors que j'étais tombé au sol, ils riaient. Ils ont attendu que je sois immobile par terre, que je me sois tu, et ils m'ont traîné au sol jusqu'à la voiture. Dans la voiture ils maintenaient ma tête au sol, ils ne voulaient pas que je lève la tête. Ils m'avaient mis un tissu sur la tête, je ne voyais plus rien. Chaque fois que j'essayais de lever la tête ils tapaient dessus, et ils tapaient fort.

Ils me bousculaient, j'avais les mains attachées, non pas menottées devant moi, mais attachées derrière mon dos. Ils m'étranglaient, j'étouffais, je n'arrivais pas à respirer. Dès que je leur parlais, ils disaient « *Arrête !* [en français], tais-toi, reste en place, ne parle pas. » Si j'essayais de bouger, ils me mettaient encore plus la pression. J'ai décidé de me soumettre, de me taire jusqu'à ce qu'on arrive au poste de police. Ils m'ont jeté dans une cellule. Je ne savais pas où j'étais, j'étais épuisé, je n'en pouvais plus. Il n'y avait rien d'autre qu'une couverture assez fine. Ils ont pris toutes mes affaires, ils m'ont laissé seulement mon pantalon. Je n'en pouvais plus. Je mourais de froid dans cette cellule. Ma jambe me faisait mal, j'ai cru qu'elle était cassée.

Les récits : Mahmoud

C'était le 20 octobre 2017, le jour où j'ai été arrêté. C'était vers minuit. Nous avons été arrêtés Mustapha, Youssef et moi. Ils m'ont mis à part, isolé des autres, qui étaient dans une autre voiture. Et avec moi le traitement était plus dur parce que je leur tenais tête, je leur disais : « Pourquoi vous faites ça ? Vous êtes racistes ? Parce que je suis Arabe ? Parce que je suis musulman ? Égyptien ? Vous, quand vous venez chez nous, vous êtes bien traités, on vous accueille, on prend soin de vous... Pourquoi vous faites ça ? » Ils me répondaient « Tais-toi ! Ne parle pas ! » J'étais à terre, ils se moquaient de moi...

Bref, ils m'ont jeté en prison et m'ont laissé dans cette cellule jusqu'au lendemain matin. Je ne savais pas pourquoi j'étais arrêté, si j'étais impliqué dans une affaire. Dès qu'ils m'ont sorti pour m'interroger, ils m'ont dit : « Voici ton avocat. » L'interrogatoire a commencé. Au début j'étais effrayé, je ne savais pas quoi faire. Ils m'ont dit : « Tu as demandé à quelqu'un de te traduire une étiquette et de t'aider. » « Oui, en effet, une telle chose est arrivée. C'est parce que je ne sais pas lire ni écrire. » Même l'arabe je l'écris et le lis avec beaucoup de difficultés. Donc j'étais obligé... Et même la personne à qui j'ai demandé m'a dit : « Je ne peux pas t'aider, je ne comprends pas ce que tu veux faire exactement. » Je lui ai dit : « Je veux juste savoir s'il y a moyen de passer ou pas avec cette voiture, parce que j'ai eu beaucoup de difficultés et je veux passer. » Donc le policier était en train de me confronter à cette parole, même plutôt à ce message qu'il avait, ce message que j'avais écrit. Je lui ai dit : « Oui en effet, ce que vous dites est vrai, cela est arrivé. » Il m'a montré des photos

WELCOME

de gens que je ne connaissais pas. L'affaire a commencé ainsi. Je n'y comprenais rien. J'étais encore sonné par les coups que j'avais reçus à la tête. Je ne comprenais pas ce qu'ils voulaient ni de quoi ils parlaient, je manquais de sommeil, j'avais faim... J'étais vraiment crevé et du coup je ne comprenais rien.

ACCUSATIONS

Après, ils m'ont amené à la procureure. C'était le pire moment de ma vie, cette confrontation avec la procureure. Tout d'abord, *hasbuna Allahu wa nama al wakil*¹⁹ [il le répète trois fois], elle a été très gravement injuste avec moi et avec beaucoup d'autres gens, *hasbuna Allahu wa nama al wakil* sur elle, c'est la femme la plus mauvaise que j'ai vue de ma vie. Un être définitivement mauvais, vraiment. C'est une honte qu'ils mettent une personne comme ça à cette place et qu'ils lui permettent d'être aussi injuste, de malmenager les gens et de malmenager l'éthique. Comment peut-on parler de droit, de conditions juridiques avec une personne pareille ? Tu es censée être responsable, représenter la justice, comment tu peux agir ainsi ? Honte à toi vraiment, tu ne connais ni le mal ni le bien, ni l'illicite ni le licite. Tout ce que tu sais faire, c'est être injuste et opprimer les gens.

Donc j'ai été confronté à elle. Je suis entré. Bien sûr, il y avait un traducteur, c'était un Irakien. Il m'a demandé : « Tu sais pourquoi tu es là ? », j'ai dit : « Non... J'aimerais mieux comprendre. » « Très bien, alors écoute. La procu-

reure va parler et je traduirai. Je dois tout traduire, tout ce qu'elle dira et tout ce que tu diras. » J'ai dit : « Très bien, je n'ai pas de problème avec ça. Mais s'il y a quelque chose que tu ne comprends pas, dis-le moi pour que je puisse préciser et mieux expliquer. » Il m'a dit « pas de problème ». Après, la première chose que je l'ai entendue me dire c'est : « Tu es accusé d'être passeur, tu es accusé d'avoir fait mourir des gens dans une chambre froide, tu es accusé de... » Je ne sais plus, mais en l'entendant me dire tout ça, tous ces « tu es accusé », je me suis mis à rire, je n'en revenais pas de cette idée, que j'aurais pu faire des choses pareilles. J'avais l'impression d'être Rambo, qu'on me prenait pour Rambo.

J'avais l'impression que j'étais pour eux quelque chose d'énorme, genre quelqu'un qui avait fait des trucs dangereux et tout. Et ça continuait : « Tu es accusé, tu es accusé, tu es accusé, tu es accusé... » Et après, quand j'ai dit que les policiers m'ont frappé quand ils m'ont arrêté et que ce n'est pas normal qu'ils lèvent ainsi la main sur moi, qu'ils n'en ont pas le droit, elle a répondu : « Je ne peux pas te croire quand tu dis une chose pareille, parce que je ne vois aucune preuve. »²⁰ J'ai répondu « Si, il y a une preuve ». Elle a dit « Je ne vois rien ». Je lui ai montré ma jambe, elle était toute gonflée, elle m'a dit « ce n'est pas grave, ce n'est pas grave », et je lui ai dit qu'on m'avait frappé au visage. « Tu n'as rien au visage ». J'ai dit « Donc il faut absolument que mon visage soit déchiré ou en sang pour que tu me croies²¹ ? », et elle m'a dit « Je ne suis pas stupide au point de te croire. » J'ai répondu : « Je ne sais pas quoi te dire. »

WELCOME

« Maintenant tu dois aller en prison, tu vas être transféré à la prison le temps qu'on enquête sur l'affaire. » J'ai dit « d'accord ». Après j'ai aperçu une des femmes qui était dans notre groupe, j'ai été à la prison, je n'ai vu ni Mustapha ni Youssef ni personne. Par contre, j'ai vu Walid avec moi le jour où j'ai été arrêté. Je ne pensais pas qu'il était impliqué dans l'affaire, ni lui ni la femme. Ça m'a surpris. Walid était avec moi dans le même établissement. J'étais vraiment surpris de les voir. Après, j'étais bouleversé par les événements, je n'arrivais pas à croire ce qui était arrivé. Je voulais appeler ma famille, mes parents, je voulais appeler n'importe qui pour les prévenir et les rassurer. Ma mère est une femme âgée et malade, je ne voulais pas qu'elle entende d'une manière ou d'une autre que j'avais des ennuis et qu'elle soit encore plus fragilisée. Je voulais la rassurer.

LA DÉTENTION

Je suis entré en prison le premier jour ou le deuxième. J'ai vu Allaa. J'ai dit à ma mère qu'il était avec moi en prison, il avait été transféré du centre à la prison de Dendermonde. J'ai vu Bush aussi, qui est Abderrahman Muhammad, il était au centre aussi. J'ai vu Youssef et Mustapha et aussi Walid. Ils avaient aussi mis avec nous un certain Hassan, que personne ne connaissait à part Bush et Youssef. Tous ces gens étaient regroupés au même endroit. Zakia était avec nous aussi, elle était en prison. Deux mois d'injustice, je ne sais pas comment elle a pu aller en prison alors qu'elle avait un enfant. Le minimum aurait été

Les récits : Mahmoud

qu'ils prennent cela en considération, qu'elle avait un enfant et une maison, qu'ils se comportent bien avec elle. J'ai vu des gens qui ne sont pas entrés en prison alors qu'ils avaient été arrêtés avec nous, comme Anouk, comme Myriam. Pourquoi alors Walid et Zakia sont allés en prison alors que d'autres sont dehors ? Ils n'ont rien fait de mal, Walid m'a seulement ouvert sa maison, ouvert son cœur, il s'est comporté avec moi comme un frère. Zakia aussi, elle s'est comportée comme si elle était ma grande sœur. Si je lui demandais quelque chose, elle me le ramenait. Elle était douce et gentille avec nous. Alors que nous étions loin de notre famille, elle nous faisait sentir qu'il y avait là quelqu'un avec nous, qui était comme un proche, qui se faisait du souci pour nous. Elle nous faisait sentir qu'on était en sécurité. Elle a fait de très bonnes choses, de très bonnes actions et ne méritait pas d'aller en prison. Sans ces personnes, sans des gens comme Walid et Zakia, le sort des migrants ici aurait été vraiment dur, encore plus dur. Il y avait ceux qui tombaient dans le vol ou dans la drogue, dans la cocaïne... On était exposé à des choses très dures et des gens comme ça nous ont vraiment aidés.

Après on était donc tous ensemble dans cet endroit. Les audiences ont commencé à arriver. Chaque fois, ils nous amenaient des choses de plus en plus étranges. « Vous êtes accusés de ceci, de cela... » Ils nous ont vraiment minés, ils jouaient à nous fatiguer nerveusement. Ils se comportaient avec nous comme si nous étions des gens sans importance. Dès qu'on allait en audience, ils disaient « Nous avons de nouveaux éléments », alors

WELCOME

qu'en fait ils mélangeaient tout, ils nous accusaient de choses insensées. Ils ont accusé Walid d'être venu avec moi au parking, alors que même pour monter une échelle Walid avait des difficultés, il ne prenait l'échelle qu'une ou deux fois par jour, il descendait le matin et remontait le soir. Ils l'ont accusé de ramener des gens au parking et de les faire monter dans les voitures. Ils m'ont accusé de laisser de l'argent chez lui et du coup, lui, ils l'ont accusé de protéger un criminel. Des accusations très graves. Walid savait que je subissais une injustice, que je n'avais rien fait. Il me faisait confiance et se comportait bien avec moi. Zakia également. J'aurais aimé avoir plus d'attention pour lui à ce moment-là, dans cette phase difficile, mais il a bien compris que c'était difficile pour moi aussi, vu que j'étais mal, très fatigué, je ne pouvais pas appeler mes parents... J'avais besoin d'un médecin en prison. Cette première période était très difficile. Je ne pouvais pas appeler mes parents les trois premiers mois. Je voulais les rassurer. Après trois mois, j'ai pu les contacter. Au début, ils accumulaient les charges et après, même lorsque leurs accusations tombaient on croyait que c'était fini, mais non, ils disaient « attendez, on va vérifier vos comptes en banque, on va vérifier ceci... ». Nous, on n'avait pas de papiers, comment voulaient-ils qu'on ait un compte en banque ? De ce que j'ai vu de Dendermonde et des Flamands en général, ils n'ont aucune notion de la justice, ils ne savent pas ce que c'est que la justice. Ces gens-là voulaient seulement profiter de nous, constituer une affaire sur notre dos, ils voulaient juste pouvoir dire : « Ah, j'ai arrêté une bande, j'ai arrêté des crimi-

nels. » Honnêtement, moi quand je vois un tel policier, sa manière de procéder, j'ai l'impression que je peux avoir autant d'informations sur une personne qui se trouverait devant moi sans avoir recours à tout ce qu'il fait, à toutes ses manœuvres. Ils se croient très intelligents, ils croient qu'ils peuvent coincer les gens à qui ils ont affaire. Eh bien, non, pas du tout.

Je vais dire quelque chose qui va peut-être paraître étrange, mais nous, les Égyptiens, on a quelque chose d'un peu farouche, il est difficile de nous faire parler, de faire sortir quelque chose de nous. De ce point de vue, on n'est pas transparents, les autres n'arrivent pas à lire en nous de la même façon que nous pouvons, nous, lire en eux. Donc ils se sont comportés avec nous de manière hallucinante. Ils accumulaient les accusations. Le jour où ils nous ont arrêtés, le 20 octobre 2017, lorsque la policière m'a frappé à la jambe, mon téléphone s'était cassé. Ce téléphone je le déverrouillais avec mes empreintes digitales. Ils me l'ont ramené, j'ai essayé de l'activer, ça n'a pas marché. Je leur ai dit « ça marche pas, il est cassé ». Après une semaine ou deux, ils m'ont à nouveau amené le téléphone et le traducteur, à Dendermonde. Ils m'ont dit : « Tu as refusé d'allumer ce téléphone, de donner le mot de passe. » Je leur ai dit « Écoutez, le policier qui m'a arrêté a fait usage de la violence, j'avais ce téléphone à la main, du coup il s'est cassé et je ne peux plus l'activer avec mes empreintes. » Ils m'ont demandé de réessayer, je l'ai fait et ça ne marchait toujours pas. Ils m'ont dit : « Très bien, la procureure dit que si tu n'arrives pas à allumer ce téléphone, tu devras passer trois mois

WELCOME

en prison et payer une amende de 500 €. » « Qu'est-ce que vous me racontez là ? » Ils ont dit « c'est la décision de la procureure ». J'ai demandé : « Est-ce que c'est une manière de me menacer ? » « Non, c'est la décision de la procureure. » J'ai dit : « Le téléphone est cassé. Et puis, par ailleurs, vous êtes la police, il me semble que vous avez le droit et les moyens d'ouvrir le téléphone, de voir ce qu'il y a à l'intérieur et d'en tirer l'information que vous voulez. » Ils m'ont dit : « Tu n'as pas de problème à ce qu'on l'ouvre ? » « Non. » Il a dit « bon, d'accord ». Cette histoire de 500 €, c'était incroyable et puis ces trois mois de prison... Qu'est-ce que ça voulait dire ? J'étais déjà en prison. Est-ce qu'ils allaient me mettre dans une autre prison à l'intérieur de la prison ?

Et le traitement à l'intérieur de la prison était vraiment mauvais, à tel point que j'ai vu des gens en mourir. Il y en a deux qui étaient très malades, dans une cellule, et s'ils avaient été amenés à temps aux urgences ils auraient pu être sauvés. Seulement, en prison, lorsqu'il reste vingt à quarante minutes par exemple pour sauver un malade, on laisse traîner, alors que si les urgences arrivaient dans les cinq minutes, il pourrait être sauvé. Mais non, on attend que le policier vienne, il prend son temps, une demi-heure, il vérifie je ne sais quoi, il va à droite à gauche, puis il appelle les urgences, les urgences arrivent, ça met parfois une heure ou deux, et entre-temps le malade est mort. C'est ça la vérité, à Dendermonde. Ils emploient des gens inadaptés, des gens ignorants, qui ne savent rien faire, juste ouvrir une porte et la fermer. Ils ne savent pas ce que ça signifie la vie d'un être humain, d'être responsable

de la vie d'un être humain. Pas une ou deux : plusieurs personnes. Et même la nourriture ce n'était pas ça, mais bon grâce à Dieu il y avait quand même à manger, et à la fin j'ai eu accès au téléphone pour pouvoir contacter ma famille et la rassurer. Mais les gens qui travaillaient dans la prison ne se comportaient pas avec nous comme avec des humains. C'était comme si on était des chiens. Il était difficile de demander quelque chose et de l'obtenir. Tout nécessitait des papiers. Si tu voulais un stylo il fallait écrire une demande, si tu voulais manger il fallait écrire une demande, si tu voulais boire il fallait écrire une demande, si tu voulais prendre une douche ou aller aux toilettes il fallait écrire une demande, si tu voulais parler à la directrice il fallait écrire une demande, si tu voulais travailler il fallait écrire une demande. Tout devait passer par des demandes écrites. Et il y avait autre chose aussi. Les employés de Dendermonde parlaient normalement à ceux qui savaient parler flamand, ils n'avaient pas de problème avec eux... Mais ceux qui parlaient arabe ou français ils les ignoraient. Ils disaient « tu n'as qu'à parler flamand ». Même lorsqu'on parlait français, ils refusaient de nous répondre. « Tu n'as qu'à parler flamand, tu es en Flandre pas à Bruxelles. » Mais moi, je ne parle pas le flamand... « Tant pis pour toi, tu attends alors sans parler, sans rien demander... Tu attends pour la douche, tu attends pour la nourriture. »

De ce point de vue, le traitement était mauvais. Celui qui n'avait pas de quoi se payer à manger ou quelqu'un à l'extérieur qui s'occupait de lui et lui ramenait des choses, il mourait de faim. La nourriture de la prison

WELCOME

était vraiment mauvaise, c'était tous les jours des patates à l'eau. Tous les jours des patates, sauf un jour par semaine des pâtes. C'était très dur, mais ce qui rendait la situation supportable c'est qu'il y avait d'autres Arabes, d'autres Égyptiens, on veillait les uns sur les autres, on a commencé à comprendre comment ça marchait, à se comprendre les uns les autres. On a passé comme ça un mois, deux, trois, quatre...

ATTENTE

On a demandé à transférer le dossier à Bruxelles, suivant le conseil de certaines personnes qui nous ont dit qu'à Dendermonde, ça risquait d'être très dur. On avait entendu parler de gens qui avaient pris huit ou dix ans à Dendermonde, on a eu peur. Des gens nous ont suggéré de demander à être transférés à Bruxelles. Celles qui ont été à l'initiative du transfert étaient Zakia et Myriam. Mais quand elles nous ont parlé de ça, on a eu peur que ça prolonge encore l'affaire. Puis après on s'est dit : pas de problème si ça se prolonge, si on est mieux et si ça nous met en sécurité. Nous, nous avons donc été à Bruxelles. J'étais poursuivi pour deux affaires : celle du téléphone, et celle comme quoi j'étais impliqué comme passeur.

On a d'abord été à Nivelles. Il fallait que j'aille voir le médecin, j'étais malade, fragile nerveusement et psychologiquement. Hassan et moi avons fait chacun une demande. On a eu tous les deux un refus la première fois. La deuxième, ils ont refusé pour moi, mais ils ont accepté pour Hassan. J'ai attendu dans la prison, j'ai été m'isoler

dans un endroit, loin du groupe, de ceux avec qui j'étais. J'étais avec Hassin al-Soudani, qui a fait une demande et qui a fini par sortir. Je suis resté seul. Mais Zakia franchement m'a soutenu. Elle était à mes côtés et elle ne m'a pas lâché pendant tout ce temps de la prison, alors que j'ai été la cause de problèmes pour elle.

Elle a appelé l'avocat, j'ai refait une demande. La situation a duré. Ensuite, toutes les audiences auxquelles j'ai été... Dès la première, bien sûr, j'ai dit la vérité. J'ai parlé franchement. Parce que les gens quand ils voient que tu mens ils se disent : il se moque de nous ou il nous prend pour des idiots. Donc il fallait que je sois franc et qu'ils le voient, qu'ils voient aussi que je regrettais d'avoir causé des problèmes à Walid, Zakia, Allaa, tout ça parce que je leur parlais au téléphone. Quand Walid m'appelait c'était pour me demander quand j'allais rentrer, si j'avais besoin de prendre une douche ou d'un endroit où dormir. Il ne savait pas ce que je faisais. Ni Zakia, ni Allaa d'ailleurs. Personne ne savait ce que je faisais, parce que ce que je fais, je n'en parle pas. Je devais donc dire la vérité, je l'ai fait. Et grâce à Dieu, les gens ici à Bruxelles ont été bons, ils se comportent bien avec les êtres humains, ils sentent la tristesse et le besoin dans lequel tu es. Il est nécessaire qu'un juge ou un procureur, avant d'aller voir ses papiers, regarde la personne qu'il a devant lui.

L'être humain est un être qui voit et qui sent, il faut qu'il prenne le temps d'appréhender qui il a devant lui, pour pouvoir évaluer si la personne a subi une injustice, ou même si elle a fait quelque chose, voir si elle regrette... Ils se sont bien comportés avec nous, avec bonté et justice.

WELCOME

D'autres avaient été injustes avec nous, ceux-là ont été justes. Il fallait que nous soyons acquittés. Il fallait que Myriam et Anouk soient acquittées. Walid l'avait déjà été. Mais vraiment, ils se sont bien comportés avec nous et je les remercie vivement d'avoir compris notre situation. J'espère vraiment qu'ils vont nous faciliter les choses.

J'ai déjà passé un an en prison. J'espère que notre peine, la mienne et celle de tous les autres, sera allégée. J'espère que les Européens en viendront à nous comprendre, à avoir de l'empathie pour les Arabes et les autres qui sont exilés, loin de leurs proches, qu'ils pourront un jour comprendre ce que ça signifie d'être loin de son père, de sa mère, de ses frères et de ses amis, d'avoir toute une mer qui vous sépare d'eux, qu'ils comprendront ce que ça signifie de ne pas avoir de papiers dans un pays étranger, tout en sachant que sa mère est malade et qu'on ne peut pas retourner la voir, qu'ils auront de l'empathie pour les gens qui sont à la rue, qui n'ont pas à boire ni à manger, pour ceux qui quittent leur pays pour venir en Europe et font face à une situation encore pire. Il y a beaucoup de gens pour lesquels ils devraient avoir de l'empathie.

Il faudrait qu'ils comprennent ce que ça signifie de quitter sa maison pour prendre la mer, et de voir la mort par trois fois, qu'ils comprennent ce que ça veut dire 720 personnes sur la mer, qu'ils comprennent ce que ça veut dire de laisser toute sa vie et son pays derrière soi pour aller en Europe espérant y trouver un avenir et faire sa vie. Je souhaite seulement vivre heureux, construire un avenir, fonder une famille, avoir une autre vie. Rencontrer une femme bien, me marier et vivre avec elle, dans

Les récits : Mahmoud

la confiance, avoir un avenir, pouvoir aider mes parents comme ils m'ont aidé, comme ils m'ont permis d'être ce que je suis. Je rends grâce à Dieu pour tout. Et ce que j'attends de Dieu, j'espère qu'ils contribueront à le faciliter. J'ai audience demain et j'espère que tout se passera bien. J'espère que tout le monde entendra l'histoire et comprendra ce que ça signifie, rien qu'en imaginant être loin des siens pendant une semaine ou deux. Moi et ceux qui sont dans ma situation, nous avons toute une mer entre nous et notre famille. Il nous faut trouver une solution, ne serait-ce que pour pouvoir retourner voir notre famille.

Nous avons besoin qu'on nous laisse vivre. Je jure que nous ne sommes pas ici pour semer le désordre. Je ne veux nuire à personne, je ne veux voler, usurper ou tromper personne, je ne veux exploiter personne, je n'aime pas l'exploitation. Beaucoup de choses, beaucoup de choses et quand dans ces circonstances on voit des gens qui nous soutiennent je... Je veux vraiment les remercier. Ils ont fait beaucoup plus que le strict nécessaire, beaucoup plus que ce qu'ils étaient censés faire. Merci à tous ces gens, qu'ils soient musulmans ou belges ou quelle que soit leur nationalité. Beaucoup de gens nous ont soutenus et je les remercie.

Je souhaite que ceux qui entendent ce témoignage ressentent ce que cela signifie d'être loin des siens et d'être étranger dans son pays comme en Europe, de ne pas pouvoir se tourner vers les siens, vers sa mère ou son père, de ne pas pouvoir se réfugier dans leurs bras et leur parler, leur dire qu'on est mal et les entendre nous

WELCOME

rassurer, nous dire que ça passera, que demain ça ira mieux. Nous sommes sous pression, sous pression, sous pression ! De tous les côtés, sous pression du côté de notre famille et nous nous mettons la pression nous-mêmes. Je remercie tout le monde, tous ceux qui nous ont soutenus, merci à tous ceux qui ont secouru quelqu'un qui était dans le besoin. Je remercie ceux qui m'écoutent et font cet enregistrement. Et... Merci.

TRANSFERT À NIVELLES

Après, il y a eu le transfert qui est arrivé par surprise, nous on est allés à Nivelles. Il y avait Hussein avec moi. On a passé une certaine période, deux mois, à Nivelles. On a commencé à sentir qu'il y avait de l'espoir, du changement, des choses qui évoluaient dans l'affaire. J'ai commencé à entendre de très bonnes informations, à entendre que des gens avaient pu sortir. J'étais rassuré pour eux et j'ai su qu'ils étaient bien, grâce à Dieu²². Tous mes remerciements vont à celles et ceux qui nous ont amenés ici. Et tous mes remerciements vont à Dieu premièrement, puis deuxièmement à celles qui ont fait en sorte que notre dossier soit transféré à Bruxelles, ce qui a permis notre remise en liberté. On sait bien de qui il s'agit : Zakia et Myriam. C'est grâce à elles que nous sommes tous dehors à présent, et grâce à Dieu.

Donc on était à Nivelles, on y a passé deux mois. La première fois j'y étais avec Hassan et Hussein. Bien sûr, on était chacun seul, dans des cellules séparées. C'est Hassan qui est arrivé en premier, puis Hussein, puis moi.

MANIPULATIONS

Et puis, il y a quelque chose qui a eu lieu lors des interrogatoires que j'ai oublié de signaler. Le policier qui m'interrogeait a dit des choses qui m'ont beaucoup étonné. Il disait que tous les autres, ceux qui étaient avec moi, prétendaient que j'étais passeur. Il voulait obtenir quelque chose sur moi. Il mettait la pression sur Walid pour qu'il dise que j'étais passeur. Pareil avec Zakia et pareil avec Allaa. Il disait : « Mahmoud profite de vous. Pourquoi vous ne parlez pas de lui, de ce qu'il a fait ? Je vois qu'il profite de vous sur plein des choses. » Je disais à Zakia et Allaa : « Ne lui donnez pas tant d'informations, c'est plutôt lui qui tente de vous manipuler. »

Deuxièmement, le policier qui m'interrogeait posait une question, à laquelle je répondais. Et si lui a bien le droit de me poser des questions, j'ai le droit, moi aussi, de lui poser des questions. Et s'il a le droit de ne pas répondre, alors moi aussi, j'ai bien le droit de ne pas répondre. Lui tout ce qu'il avait à faire, c'était de m'interroger, de noter ce que je disais et pas de noter son point de vue sur ce qu'il a entendu, sur les paroles qui font partie de l'interrogatoire.

Lorsqu'il m'interrogeait, dans le compte-rendu de l'interrogatoire, il écrivait ce que je disais et il y mettait son point de vue, qu'il mêlait aux paroles censées faire partie de l'interrogatoire. Son point de vue à lui, alors qu'il est censé écrire ce que je dis, point barre. Il était censé se comporter respectueusement avec moi au cours de l'interrogatoire. Et il y avait aussi une femme qui était

WELCOME

présente, je n'ai pas su son nom... J'aurais aimé avoir leurs noms aux deux pour pouvoir les donner. Elle s'est mal comportée avec moi. Il y avait des conversations téléphoniques qu'ils comprenaient de travers. Mon frère m'avait envoyé de l'argent d'Italie, 50 €. Elle pensait que c'était moi qui avais envoyé de l'argent et elle menait tout l'interrogatoire en pensant que c'était moi qui avais envoyé de l'argent. J'ai fini par lui dire : « Vous avez tort, vous avez mal compris. C'est mon frère qui m'a envoyé de l'argent. Et donc si j'étais passeur, comment voulez-vous que, comme un gamin à l'école, on m'envoie de l'argent, 50 € seulement, pour les cigarettes, pour boire et manger. Ce qui serait logique dans ce cas-là, c'est que ce soit moi qui envoie de l'argent ! »

Ils n'ont pas compris ça, premièrement. Deuxièmement, le policier m'a soupçonné d'avoir été transféré d'Italie, et ramené en Égypte. Ce qui n'est pas arrivé, je ne suis jamais monté dans cet avion, je n'ai jamais approché cet avion, et j'implore Dieu de n'avoir jamais à prendre cet avion, jamais, Ô Dieu... Même après un âge avancé, si Dieu le veut. Il m'a soupçonné d'avoir mes empreintes en Italie, et de leur avoir demandé de l'aide. Mais c'est faux, je n'ai jamais laissé mes empreintes en Italie ; je n'ai donné mes empreintes qu'une seule fois, comme preuve que j'étais sur le bateau moi et mon cousin. On n'avait pas de papiers. Du coup le policier nous demandait « Où sont vos tickets ? », mais on n'avait pas de ticket. On a été au commissariat en Italie, et ils ont pris nos empreintes ; c'était une prise de routine, juste pour vérifier qu'on n'était pas recherchés, en fuite, et ça n'a pas

posé de problème au niveau des résultats. Voilà la seule prise d'empreintes que j'ai eue. Et le policier disait que j'avais été renvoyé en Égypte, que je leur avais demandé de l'aide pour rentrer et qu'après je suis revenu.

Et puis, il a fait quelque chose que j'ai trouvé incroyable. Il me parlait et disait : « Tu n'as pas peur d'être renvoyé ? » « Non, au contraire, je ne dirais pas que j'ai peur... Je pense que si j'étais renvoyé, j'aurais à la fois de la joie et des regrets. » Il m'a dit « Pourquoi ? » et j'ai répondu : « Je serais heureux de rentrer, de voir ma mère, mon père, mes frères et sœurs, de pouvoir à nouveau être auprès d'eux comme avant, qu'ils puissent veiller sur moi, je serais heureux de plein de choses. Et je regretterais que mon avenir soit perdu, avec tout mon effort et tout mon travail, de ne plus voir les gens bien que j'ai rencontrés ici... Je voulais vivre une vie heureuse ici, bien, sans léser personne. » Il m'a dit : « Combien d'argent as-tu dépensé ici ? » J'ai dit : « J'ai dépensé 70 000 *ginih*. » Sa réponse a été la suivante : « Ok, dis-moi, si je te paye cette somme, tu es prêt à reconnaître que tu es passeur ? » Dès que j'ai entendu ça, je suis sorti de mes gonds. Je sais qu'il n'est pas censé me dire ça, mais je le jure, je le jure au nom de Dieu²³, il l'a fait ! Je jure que c'est arrivé, il m'a dit ça. J'ai dit : « Pourquoi vous faites ça ? Je ne vais pas avouer quelque chose que je n'ai pas fait ! Pourquoi voulez-vous me faire avouer quelque chose de faux ? Si je travaillais comme passeur, je vous l'aurais dit dès le début. Je n'ai pas peur de vous, ni du juge, je ne crains personne à part Dieu qui m'a créé ! Je n'ai peur que de Lui, c'est Lui qui me jugera, pas vous. »

WELCOME

Il est parti chercher son téléphone. Il a été sur Google voir la monnaie égyptienne, il a dit : « C'est bien ça, le *ginih*, la monnaie égyptienne ? » Il a commencé à m'interroger sur ce genre de choses quand il a constaté qu'il arrivait nulle part avec moi, que j'étais surpris par ses paroles, mais que je n'étais pas impressionné par ce qu'il me disait. Je ne voyais pas trop quoi lui répondre. J'ai fini par dire : « Revenons à l'interrogatoire. » On a repris. Il y a plein de choses qu'il comprenait de travers, et que sa collègue comprenait de travers. Ils isolaient des paroles de façon très bizarre. Ils comprenaient les paroles comme ils voulaient, alors qu'elles avaient vraiment une autre signification, complètement, je le jure. Ils prenaient des conversations téléphoniques complètement banales et ils en faisaient quelque chose d'énorme. Ils m'ont fait écouter beaucoup de conversations, dont certaines qui auraient pu me défendre. Et j'ai demandé au policier : « Pourquoi vous ne prenez que ce qui peut être utilisé contre moi, pour me faire tomber ? Vous ne retenez que ce qui peut laisser penser que j'ai fait une chose pareille, alors qu'il y a beaucoup d'autres paroles qui peuvent laisser penser que je ne l'ai pas faite. » Il a répondu : « Je retiens ce que je veux. Et je veux que tu répondes à l'interrogatoire sans rien dire de plus. » Donc il n'a pas répondu à ma question. Il n'a fait que ce qu'il voulait, il n'en a fait qu'à sa tête. Je n'ai dit qu'une partie des choses. Je n'ai pas voulu lui dire toute la vérité²⁴ parce que je ne lui faisais pas confiance. Bon. Et après, plusieurs personnes m'ont dit qu'il fallait être franc, dire toute la vérité. Zakia m'a dit qu'il fallait dire toute la vérité. Allaa aussi. Moi-même

Les récits : Mahmoud

je me suis dit : non, il faut que je dise toute la vérité, sinon ce qui va me tomber dessus sera pire encore. Les gens qui étaient avec moi ont refusé de dire toute la vérité. Je leur ai dit : « Je ne veux pas me démarquer de vous, prendre mes distances avec vous. C'est pour moi-même, par rapport à moi-même, que je veux dire la vérité. Je veux dire que je regrette d'avoir fait une chose pareille et qu'ils sentent que je le regrette. » Du coup, j'ai dit la vérité lors du procès et ça s'est bien passé, grâce à Dieu.